L'HOMME QUI PLANTAIT DES ARBRES

Un récit de Jean Giono

2

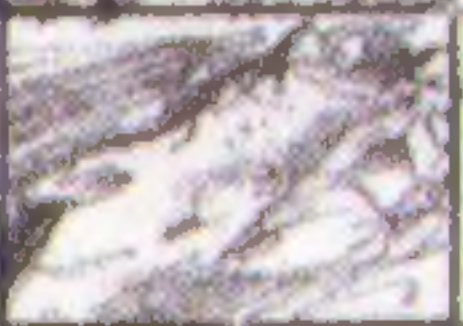
3

4

5

6

7



8

9

10

Pour que le caractère d'un être humain dévoile des qualités vraiment exceptionnelles, il faut avoir la bonne fortune de pouvoir observer son action pendant de longues années. Si cette action est désintéressée de tout égoïsme, si l'idée qui la dirige est d'une générosité sans exemple, s'il en résultera certain qu'elle n'a cherché de récompense aucune pour elle-même qu'on surplus elle ait laissé sur la marche des marques visibles, on est alors, sans risque d'erreur, devant un caractère inoubliable.

Il y a environ une quarantaine d'années, je faisais une longue course à pied, sur des hauteurs absolument inconnues des touristes, dans cette très vieille région des Alpes qui pénètre en Provence.

Cette région est délimitée au nord-est et au sud par le cours moyen de la Durance, entre Sisteron et Mirabeau ; au nord par la nappe supérieure de la Drôme, depuis sa source jusqu'à Die ; à l'ouest par les plaines du comtat Venaissin et les contreforts du mont Ventoux. Elle comprend toute la partie aride des départements des Alpes-de-Haute-Provence, le sud de la Drôme et une petite enclave du Vaucluse.

C'étaient, au moment où j'entreprends ma longue promenade dans ces déserts, des landes nues et monotones, vers 1 200 à 1 300 mètres d'altitude. Il n'y poussait que des lavandes sauvages.

Je traversais ce pays dans sa plus grande largeur et, après trois jours de marche, je me trouvais dans une désolation sans exemple. Je campais à côté d'un squelette de village abandonné. Je n'avais plus d'eau depuis la veille et il me fallait en trouver. Ces maisons agglomérées, quoique en ruines, avaient un vieux air de puissance, une façon paisible qu'il avait dû y avoir là, dans le temps, une fontaine ou un puits. Il y avait bien une fontaine, mais sèche. Les cloy

1 11

12

13

14

l'homme s'arrête et
reste un instant en silence.

à six stations, sans voitures, remplies de vent et de joie, la petite chapelle en clocher tortueux, étaient remplies comme le sont les maisons et les chapelles dans les villages suisses, sous toute la vie avait disparu.
C'était un beau jour de juin avec un grand soleil, vert, sur ces herbes aussi vert et hautes dans le ciel, le vent soufflait avec une brusquerie insupportable. Les grandeurs dans les cheveux des enfants donnaient ceux d'un heure dérangé dans son repos.
Il me fallut lever le camp. A cinq heures du matin de là, je n'avais toujours pas trouvé d'eau et rien ne pouvait me donner l'espoir d'en trouver. C'était partout la même désolation, les mêmes herbes hautes. Il me semble apercevoir dans le lointain une petite silhouette noire, debout. Je la prie pour le tronc d'un arbre solitaire. A mon horreur, je me dirigeai vers elle.

15

Remarque jusqu'à
la silhouette disparaît

16

l'homme, vite dans
le paysage, se dirige
vers la silhouette

17

18

la silhouette se tourne
lentement pour lui

C'était un berger.
Une centaine de moutons couchés sur la route brûlante se soulevaient près de lui.
Il me fit boire à sa gourde et, un peu plus tard, il me conduisit à sa bergerie, dans une ondulation du plateau. Il tirait son eau — excellente — d'un trou naturel, très profond, au-dessus duquel il avait installé un vieil entonnoir.
Ces hommes parlait peu. C'est le fait des solitaires, mais on le sentait sûr de lui et confiant dans cette assurance. C'était vraiment dans ce pays dépouillé de tout.

19

alors un grand bruit

lentement la tête
tête sur la gourde

20

qui saisissent les
cornes du mouton

1 21

on rejoint le berger
du commencement il tenait
la tête le corps des
poules - il parlait en
faisant tourner les
têtes vers
l'épouvantail

22

de la main et
semblait en retirer
du vers gris

23

Il s'habitua peu
aux animaux mais sans manifester
de gêne ni l'on voyait très bien
comment son travail personnel avait
supplanté la vision qu'il avait trouvée
ici à son arrivée. Son toit était refait
et étanche. Le vent qui le longeait
faisait sur les tuiles le bruit de la
mer sur les plages.
Son mirage était au calme. sa vaisselle lavée, son potager bêché, son
bois gratté ; le soleir brillait sur
le lac. Je remarquai alors qu'il était
aussi seul de frais, que tous ses bonheurs étaient subitement anciens, que
ses silences étaient repassés avec le
soin minutieux qui avait les reprises
invisibles

24

le voyageur pensa
la poésie, et s'installa
alors quelque part dans sa
vieillesse.

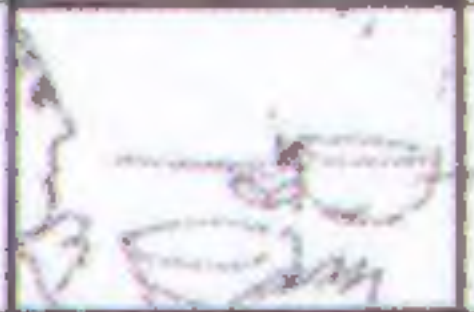
25

et s'endormit sous la petite
pluie chaude des vers noirs

26

le berger pour les bois
et la pluie
s'éloigne en sautillant.

27



la vieille femme

28

29

et s'endormit sur les
marches du temple
tout au nord. Vers :

30

le voyageur se penche pour
regarder le chien.

le chien lui
mordait son pied

Il me la partager sa soupe et, comme après je lui offrais ma blague à tabac, il me dit qu'il ne fumait pas. Son chien, désireux comme lui, était bienvenu avec nous.

1 31

32

33

34

35

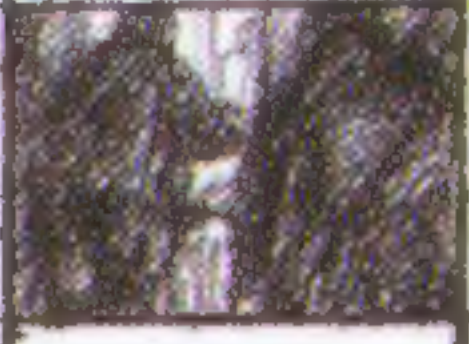
36

37

38

39

40



Il avait été convenu que je passerais la nuit là ; le village le plus proche était encore à plus d'une journée et demie de marche. Et, en somme, je connaissais parfaitement le mauvais état des rares villages de cette région. Il y en a quatre en cinq disposés tout les uns des autres sur les flancs de ces hauteurs, dans les taillis de chênes blancs à la cour entourant des maisons carrossables. Ils sont habités par des bûcherons qui font du charbon de bois. Ce sont des ménages où l'on vit mal. Les hommes, exempts les uns contre les autres dans un climat qui est d'une rudesse excessive, aussi bien l'été que l'hiver, exaspérant leur épouses en vase clos, l'ambition irrémédiable s'y démesure, dans le désir exalté de s'échapper de ces enfers. Les hommes vont passer leurs chantiers à la ville avec trois centimes, puis ils tournent. Les plus pitoyables semblent condamnés sans espoir de rachat à cette perpétuelle descente infernale. Les femmes subissent des rancunes. Il y a constamment un tort, aussi bien pour le vente du charbon que pour le banc à l'église, pour les verres qui se cassent entre elles, pour les mots qui se combattent entre eux et pour la mobilité générale des vices et des vertus, sans repos. Par-dessus, le vent épuisant vous rapaz toute les nuits. Il y a des épidémies de suicides et de meurtres en cas de folie, presque toujours accomplis.

Le berger qui ne buvait pas alla chercher un petit sac et déversa sur la table un tas de glands. Il se mit à les examiner un après l'autre avec beaucoup d'attention, séparant les bons des mauvais. Je buvais mon pinot. Je me proposai de l'aider. Il me dit que c'était son affaire. En effet : voyant le soin qu'il mettait à ce travail, je n'insistai pas. Ce fut toute notre conversation. Quand il eut de côté dix beaux un tas de glands assez gros, il les compta par paquets de dix. Ce faisant, il éliminait encore les petits trous où ceux qui étaient légèrement percés, car il les mettait de côté à part. Quand il eut ainsi devant lui cent glands parfaits, il s'arrêta et nous allâmes nous coucher.

1 41

42

43

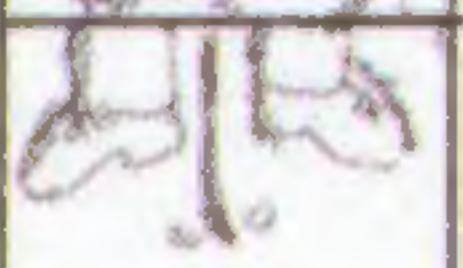
44

45

46

47

48



49

50

La société de ces hommes donnait la paix. Je lui demandai la bienvenue la permission de me reposer sous le jour chez lui. Il le trouva très naturel, ou, plus exactement, il me donna l'impression que rien ne pouvait le déranger. Ce repos ne m'était pas absolument nécessaire, mais j'étais fatigué et je voulais en savoir plus. Il fit signe aux troupeaux et il se mena à la pâture. Avant de partir, il accepta donc de nous offrir le petit vin clé à avait été très généreusement choisi et complet.
Je remarquai qu'en guise de bâton, il emportait une longue clé de fer pareille à celle d'un gros instrument de culture. Je fis celui qui se promène en se reposant et je savais une avec pareille à la mienne.

La plaine de ses bêtes, était dans un fond de combe. Il laissa le petit troupeau à la garde de chien et il monta vers l'endroit où je me tenais. J'eus peur qu'il vint pour me reprocher mon indiscrétion, mais pas du tout : c'était le signe et il m'invita à l'accompagner et je n'avais rien de mieux à faire. Il allait à deux cents mètres de là, sur la hauteur.

Arrivé à l'endroit où il désirait aller, il se mit à planter sa longue clé de fer dans la terre. Il faisait ainsi un trou dans lequel il mettait un gland, puis il rebouchait le trou. Il plantait des chênes.

1 51

52

Je lui demandai si la terre lui appartenait. Il me répondit que non. Bavak ? À qui elle était ? Il ne savait pas. Il supposait que c'était une terre communale, ou peut-être était-elle la propriété de gens qui ne s'en souciaient pas ? Lui ne se souciait pas de connaître les propriétaires. Il planta ainsi ses cent glands avec un soin extrême.

53

54

55

Après le repas de midi, il recommença à tirer sa mesure. Je vis, je crois, assez d'existences dans mes questions pour qu'il y répondît. Depuis trois ans, il plantait des arbres dans cette solitude. Il en avait planté cent mille. Sur les cent mille, vingt mille étaient sortis. Sur ces vingt mille, il comptait encore en perdre la moitié, du fait des rongeurs ou de tout ce qu'il y a d'imprévisible à prévoir dans les desseins de la Providence. Restaient dix mille chênes qui allaient pousser dans cet endroit où il n'y avait rien auparavant.
C'est à ce moment-là que je me souvins de l'âge de cet homme. Il avait visiblement plus de cinquante ans. Cinquante-cinq, me dit-il. Il s'appelait Elzéard Bouffier. Il avait possédé une ferme dans les plaines. Il y avait réalisé sa vie. Il avait perdu son fils unique, puis sa femme. Il s'était retiré dans la solitude où il prenait plaisir à vivre lentement, avec ses brebis et son chien. Il avait jugé que ce pays mourait par manque d'arbres. Il ajoute que, n'ayant pas d'occupations très importantes, il avait résolu de remédier à cet état de choses.
Moi-même moi-même à ce moment-là, malgré mon jeune âge, ma vie solitaire, je savais toucher avec délicatesse aux âmes des solitudes. Cependant, je n'osais vous faire. Mon jeune âge, précisément, me forçait à ménager l'avenir en fonction de ma mémoire et d'une certaine recherche du bonheur. Je lui dis que, dans trente ans, ces dix mille chênes seraient magnifiques. Il me répondit très simplement que, si Dieu lui prêtait vie, dans trente ans, il en aurait planté tellement d'autres que ces dix mille n'seraient comme une goutte d'eau dans la mer.

56

57

58

59

60

1 61

62

63

64

65

66

67

68

69

70

Il semblait déjà, d'ailleurs, la reproduction des lettres et il en avait pris de sa maison une pénible haine des lettres. Les objets, qu'il avait pendant de son ancienne vie un prestige, étaient de toute beauté. Il pensait également à des bruissements pour les bois où, me dit-il, une certaine humidité devenait à quelques mètres de la surface du sol.

Nous nous séparâmes le lendemain. L'année d'après, il y eut la guerre de quatorze dans laquelle je fus engagé pendant cinq ans. Un matin d'hiver, je pensais à lui. Il devait être à présent très vieux.

A dire vrai, le chêne même n'avait pas changé en neuf ; je l'avais considéré comme un dieu, une collection de timbres, et oublié. Sorti de la guerre, je me trouvai à la tête d'une petite *fortune* considérable, mais avec le grand désir de respirer un peu d'air pur. C'est sans idée préconçue — sauf celle-là — que je repris le chemin de ces contrées désertes.

Le pays n'avait pas changé. Toutefois, au-delà du village mort, j'aperçus dans le lointain une sorte de brouillard gris qui recouvrait les hauteurs comme un tapis. Depuis la veille, je m'étais tenu à penser à ce berger planteur d'arbres. « *Dix mille chênes*, me disais-je, occupent vraiment un très large espace. »

J'avais vu certains coups de mistral pendant cinq ans pour ne pas imaginer facilement la mort d'Elzéard Bouffier, d'autant que, lorsqu'on en a vingt, on considère les hommes de cinquante comme des vieillards à qui il ne reste plus qu'à mourir.

Il n'était pas mort. Il était même fort vert. Il avait changé de métier. Il ne possédait plus que quatre brebis, mais, par contre, une centaine de ruches. Il s'était débarrassé des moutons qui menaçaient ses plantations d'arbres. Car, me dit-il (et je le constatais), il ne s'était pas du tout occupé de la guerre. Il avait simplement continué à planter.

1 71

72

73

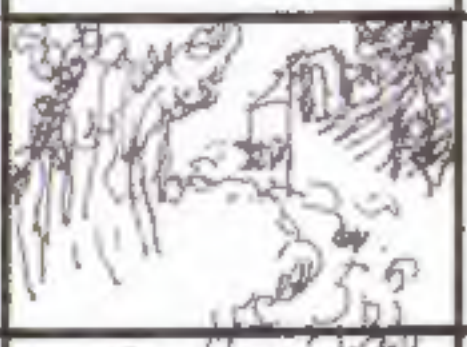
74

75

76

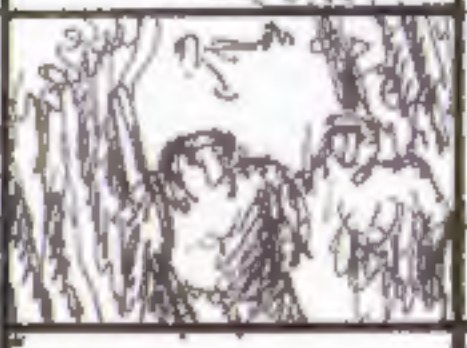
77

78



79

80



Les chênes de 1910 avaient alors dix ans et étaient plus hauts que moi et que lui. Le spectacle était impressionnant. J'étais littéralement privé de paroles et, comme lui ne parlait pas, nous passâmes tout le jour en silence à nous promener dans sa forêt. Elle avait, en trois tronçons, onze kilomètres de long et trois kilomètres dans sa plus grande largeur. Quand on se souvenait que tout était sorti des mains et de l'âme de cet homme — sans moyens techniques — on comprenait que les hommes pourraient être aussi efficaces que Dieu dans d'autres domaines que la destruction.

Il avait suivi son idée, et les hêtres qui m'arrivaient aux épaules répandus à perte de vue, en témoignaient. Les chênes étaient drus et avaient dépassé l'âge où ils étaient à la merci des rongeurs ; quant aux desseins de la Providence elle-même, pour détruire l'œuvre créée, il lui faudrait avoir désormais recours aux cyclones. Il me montra d'admirables bosquets de bouleaux qui dataient de cinq ans, c'est-à-dire de 1915, de l'époque où je combattais à Verdun. Il leur avait fait occuper tous les fonds où il soupçonnait, avec juste raison, qu'il y avait de l'humidité presque à fleur de terre. Ils étaient tendres comme des adolescents et très décidés.

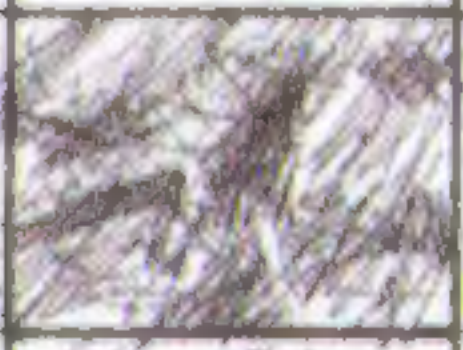
La création avait l'air, d'ailleurs, de s'opérer en chaîne. Il ne s'en souciait pas : il poursuivait obstinément sa tâche très simple. Mais en redescendant par le village, je vis couler de l'eau dans des ruisseaux qui, de mémoire d'homme, avaient toujours été à sec. C'était la plus formidable opération de réaction qu'il m'ait été donné de voir. Ces ruisseaux secs avaient jadis porté de l'eau, dans des temps très anciens. Certains de ces villages tristes dont j'ai parlé au début de mon récit s'étaient construits sur les emplacements d'anciens villages gallo-romains dont il restait encore des traces, dans lesquelles les archéologues avaient fouillé et ils avaient trouvé des hameçons à des endroits où, au vingtième siècle, on était obligé d'avoir recours à des citernes pour avoir un peu d'eau.

Le vent aussi dispersait certaines graines. En même temps que l'eau réapparut réapparaissaient les saules, les osiers, les prés, les jardins, les fleurs et une certaine façon de vivre. Mais la transformation s'opérait si lentement qu'elle entrait dans l'habitude sans provoquer d'étonnement. Les chasseurs qui montaient dans les solitudes à la poursuite des lièvres ou des sangliers avaient bien constaté le foisonnement des petits arbres mais ils l'avaient mis sur le compte des malices naturelles de la terre.

1 81

82

83



84

85

86

87

88

89

90

C'est pourquoi personne ne touchait à l'œuvre de cet homme. Si on l'avait soupçonné, on l'aurait condamné. Il était insoupçonnable. Qui aurait pu imaginer, dans les villages et dans les administrations, une telle obstination dans la générosité la plus angélique ?

A partir de 1920, je ne suis jamais resté plus d'un an sans rendre visite à Elzéard Bouffier. Je ne l'ai jamais vu blâcher ni douter. Et pourtant, Dieu sait si Dieu aidait à peiner !

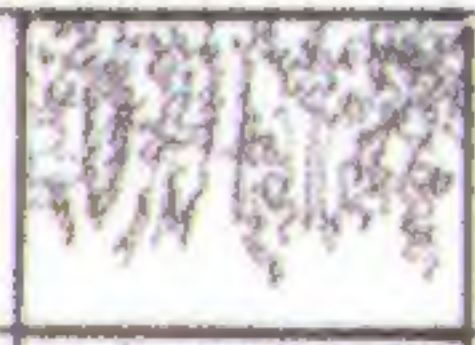
Je n'ai pas fait le compte de ses échelons. On imaginera bien, cependant, que, pour une réussite semblable, il a fallu valoriser l'adversité ; que, pour assurer la victoire d'une telle passion, il a fallu lutter avec le désespoir. Il avait, pendant un an, planté plus de dix mille érables. Ils succombèrent tous. L'an d'après, il abandonna les érables pour reprendre les hêtres qui résistèrent encore mieux que les chênes.

Pour avoir une idée à peu près exacte de ce caractère exceptionnel, il ne faut pas oublier qu'il s'exerçait dans une solitude totale ; si totale que, vers la fin de sa vie, il avait perdu l'habitude de parler. Ou, peut-être, n'en voyait-il pas la nécessité ?

En 1933, il reçut la visite d'un garde-forestier étonné. Ce fonctionnaire lui annonça l'ordre de ne pas faire de feux dehors, de peur de mettre en danger la croissance de cette forêt naturelle. C'était la première fois, lui dit ce honnête nain, qu'on voyait une forêt pousser toute seule. A cette époque, il allait planter des hêtres à quatre kilomètres de sa maison. Pour s'épargner le trajet d'aller-retour — car il avait alors soixante-quinze ans — il envisageait de construire une cabane de pierre sur les lieux mêmes de ses plantations. Ce qu'il fit l'année d'après.

En 1935, une véritable délégation administrative vint examiner la *forêt naturelle*. Il y avait un grand personnage des Eaux et Forêts, un député, des technitiens. On prononça beaucoup de paroles inutiles. On décida de faire quelques choses et, heureusement, on ne fit rien, sinon la seule chose utile : mettre la forêt sous la sauvegarde de l'État et interdire qu'on vienne y charbonner. Car il était impossible de n'être pas subjugué par la beauté de ses jeunes arbres en pleine santé. Et elle exerça son pouvoir de séduction sur le député lui-même.

1 91



92

J'avais un seul pastel les capitaines brevetés qui était de la délégation. Je les expliquai le mystère. Un jour de la semaine d'après, nous allâmes tous les deux à la recherche d'Edouard Boudier. Nous le trouvâmes en plein travail, à vingt kilomètres de l'endroit où avait eu lieu l'empoisonnement.
Ce capitaine forestier n'était pas mon ami pour rien. Il connaissait la valeur des choses. Il est assez curieux. J'offris les quelques sous que j'avais apportés en prévoyant. Nous partageâmes notre casse-croûte en trois et quelques heures passèrent dans la contemplation muette du paysage.
Le côté d'où nous venions était couvert d'arbres de cent à cent cinquante de haut. Je me souvenais de l'aspect du pays en 1913 : le désert... Le travail paisible et régulier, l'air vif des hauteurs, la frugalité et surtout la sérénité de l'âme avaient donné à ce vieillard une santé presque surnaturelle. C'était un athlète de Dieu. Je me demandais combien d'hectares il allait encore couvrir d'arbres ?
Avant de partir, nous eûmes simplement une brève suggestion à propos de certaines essences auxquelles le terrain d'ici paraissait devoir convenir. Il n'insista pas. « Pour la bonne saison, me dit-il après, que ce bonhomme en sait plus que moi. » Au bout d'une heure de marche — l'idée ayant fait son chemin en lui — il ajouta : « Il en sera beaucoup plus que tout le monde. Il a trouvé un joyeux moyen d'être heureux ! »

93

94

95

96

97

98

Ceci grâce à ce capitaine qui, non seulement le hêtre, mais le bonheur de cet homme furent protégés. Il fit ajouter trois grilles-barrières pour cette protection et il les traversa de telle façon qu'ils restèrent inaccessibles à tous les pots de vin que les bûcherons pouvaient proposer.
L'œuvre se continue au risque parfois que pendant la guerre de 1939. Les automobiles marchant alors au gazogène, on n'avait jamais assez de bois. On commença à faire des coupes dans les chênes de 1910, mais ces quartiers sont si loin de tous chemins routiers que l'entreprise se révéla très mauvaise au point de vue financier. On l'abandonna. Le berger n'avait rien vu. Il était à trente kilomètres de là, continuant paisiblement sa besogne, ignorant la guerre de trente-neuf comme il avait ignoré la guerre de quatorze.

99

100

1 101

102

103

104

105

106

107

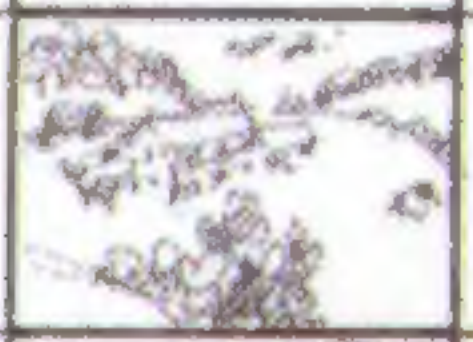
108

109

110

J'ai vu Edouard Bonffier pour la dernière fois en juin 1945. Il avait alors quatre-vingt-sept ans. J'avais deux repris la route du désert, mais maintenant, malgré le débarquement dans lequel la guerre avait laissé le pays, il y avait un car qui faisait le service entre la vallée de la Durance et la montagne. Je mis sur le compte de ce moyen de transport relativement rapide le fait que je ne reconnaissais plus les lieux de mes premières promenades. Il me semblait aussi que l'Australien me faisait passer par des endroits nouveaux. J'eus besoin d'un nom de village pour vérifier que j'étais bien cependant dans cette région jadis en ruines et désolée. Le car me débarqua à Vergons. En 1913, ce hameau de dix à douze maisons avait trois habitants. Ils étaient sauvages, se défiaient, vivaient de chasse au piège : à peu près dans l'état physique et moral des hommes de la préhistoire. Les arbres dévoraient autour d'eux les maisons abandonnées. Leur condition était sans espoir. Il ne s'agissait pour eux que d'attendre la mort : situation qui ne prédispose guère aux vertus. Tout était changé. L'air bienfaisait. Au lieu des bourrasques sèches et brutales qui m'accueillaient jadis, soufflait une brise souple chargée d'odeurs. Un bruit semblable à celui de l'eau venait des hauteurs : c'était celui du vent dans les forêts. Enfin, chose plus étonnante, j'entendis le vrai bruit de l'eau coulant dans un fossé. Je vis qu'on avait fait une fontaine, qu'elle était abondante et, ce qui me toucha le plus, on avait planté près d'elle un tilleul qui portait déjà sur ses petites branches, déjà gros, symbole incontestable d'une résurrection.

Par ailleurs, Vergons portait les traces d'un travail pour l'entreprise duquel l'espoir est nécessaire. L'espoir était donc revenu. On avait déblayé les ruines, abattu les pans de murs délabrés et reconstruit cinq maisons. Le hameau comptait désormais vingt-huit habitants dont quatre jeunes ménages. Les maisons neuves, crépies de frais, étaient entourées de jardins potagers où poussaient, mêlangés mais alignés, les légumes et les fleurs, les choux et les rosiers, les poireaux et les gueules-de-loup, les céleris et les anémones. C'était désormais un endroit où l'on avait envie d'habiter. A partir de là, je fis mon chemin à pied. La guerre dont nous sortions à peine n'avait pas permis l'épanouissement complet de la vie, mais l'espoir était hors du tombeau. Sur les flancs abrupts de la montagne, je voyais de petits champs d'orge et de seigle en herbe ; au fond des grandes vallées, quelques prairies verdoyaient.

1 111		
112		Il n'a fallu que les huit ans qui nous séparent de cette époque pour que tout le pays retrouve du vert et d'ombre. Sur l'emplacement des ruines que j'avais vues en 1913 s'élèvent maintenant des fermes propres, bien crépies, qui dénotent une vie heureuse et confortable. Les oasis, alimentées par les pluies et les neiges qui retiennent les forêts, se sont remises à couler. On en a canalisé les eaux. A côté de chaque ferme, dans des bosquets d'érables, les boules des fontaines débordent sur des tapis de menthes fraîches. Les villages se sont reconstruits peu à peu. Une population venue des plaines où la terre se vend cher s'est fixée dans le pays, y apportant de la jeunesse, du mouvement, de l'esprit d'aventure. On rencontre dans les chemins des hommes et des femmes bien nourris, des garçons et des filles qui savent rire et ont repris goût aux fêtes campagnardes. Si on compte l'ancienne population, misérable et têtue depuis qu'elle vit avec dresteur, et les nouveaux venus, plus de dix mille personnes doivent leur bonheur à Elzéard Bouffier. Quand je méditais qu'un homme seul, réduit à ses simples ressources physiques et morales, a suffi pour faire surgir du désert ce pays de Canaan, je trouve que, malgré tout, la condition humaine est admirable. Mais, quand je fais le compte de tous ce qu'il a fallu de constance dans la grandeur d'âme et d'acharnement dans la générosité pour obtenir ce résultat, je suis pris d'un immense respect pour ce vieux paysan sans culture qui a su mener à bien cette œuvre digne de Dieu. Elzéard Bouffier est mort paisiblement en 1947 à l'hospice de Banon. Jean GIONO *(Il n'existe pas d'autre reproduction autorisée.)*
113		
114		
115		
116		
117		Texte durée 20 minutes. FILM - DURÉE - 29 MINUTES
118		Ce n'est qu'un commencement de roman, vraisemblablement tout est à réprendre, à modifier autant du point de vue composition, que développement de mon histoire. L'animation mérite une extrême attention de manière à laisser la priorité au texte, qui contient des dit avec un "breathing hyperpigmenting pronounced" les couleurs seraient très sobres, surtout au début avec des explosions de couleur occasionnelles et une plus grande virtuosité vers la fin.
9		
0		